

XII

VI

VISAGE

Flots de feu ceinturant une contrée limpide
Où deux phares d'azur laissent au voyageur
Lassé par tant d'échecs, de rivages arides
Entrevoir la beauté, l'amour et le bonheur

C'est là que, par hasard, conquis, j'ai accosté
Ile promise que je croyais enfouie
Au plus profond des mers, pour une éternité
Tu n'étais idéal quand enfin je te vis

Caressant de mes doigts ton sol épidermique
Tel Antée, t'embrassant, ma vie se rallumait
Ce n'est désormais plus que désir nostalgique
D'une rive bénie, d'un beau havre de paix

SPECTRE D'AMOUR

Eponge usée vide à craquer
Regorgeant de chaude eau salée
Lacs inondés par le passé

Rose fanée à peine éclos
Recherchant vainement la cause
D'un départ que croire l'on ose

Langues de chair ceignant en vain
L'onde allumée par un marin
Au large captif d'autres mains

Sol desséché par la jachère
Qui vit d'ennui mais qui espère
L'ombre d'un retour à la terre

ASSASSINAT

Un vautour s'est posé sur le lieu de la mort
Une fleur a poussé au chevet du malheur
Engraissée par la haine, elle a dressé son corps
Au creux de la bêtise exhale son horreur

Bouffées de rhum aux yeux
Cœur vrillé, bouche amère
Il coule jusqu'au lieu
Où son esprit se perd

Corps qui choit
Cri d'oubli
Plus de voix
Plus de vie

Et le soleil se lève...

M

Aile de nuit
Voile de peur
Sceau du malheur
Nappe d'oubli
Quel est donc cet ailleurs
Qu'un jour tu m'a appris
Quand tu vins en douceur
Sur l'épaule d'un lit
L'hémorragie de pleurs
Mon visage flétrit
Tu violas mon bonheur
En lui volant la vie

SOUVENIR

Etoile filante
Alizé gracieux
Fugace passante
Au fond de tes yeux
Le ciel a fait souche
Et mon cœur errant
Au creux de ta bouche
Epanche son sang

Ondulante vague
Recouvrant ma vie
Innocente dague
Qui me crucifie
Toujours différente
Mais à chaque fois
Semblable à l'absente
Qui s'écoule en moi

PHOEBUS

Phoebus au sortir
De sa couche australe
Perlé de désir
Empreint de scandale
Offre au muscle amer
La résurrection
Et le nouveau fer
De la perdition

Phoebus au zénith
Eclat triste et beau
D'un ciel que n'habite
Aucun vol d'oiseau
Darde le récif
Ruisselant d'attente
Où le doute, à vif
Imprime sa sente

Phoebus pénétrant
Une mer exsangue
Qu'audacieux, le vent
Fripe à coups de langue
Couvre de détresse
L'écrin qui se clôt
Noyant sa détresse
Au cœur d'un étau

LE TEMPS

Son visage grouillait de passants affairés
Ses yeux chantaient la pluie au hasard des hublots
Sa bouche, feu de joie, aux remparts acérés
Ses seins au garde-à-vous, vagues de sable chaud
Son corps balbutiait, vaste samba rythmée

Le temps d'un chemin
L'espace d'un voile
Le ciel se fit nain
Poussière d'étoile
Au creux de la main

Son visage est désert et ses yeux se sont tus
Sa bouche est oubliée, les remparts sont mirages
Ses seins en permission ont troqué leur tenue
Son corps, marche funèbre, est lieu de radotages
Le temps a effacé le soleil de ma vue

SOIR D'ETE

L'été nouait le ciel noir
Morne foulard délavé
Aux quatre points cardinaux

Le vent brisait sa mémoire
Comme un banal verre à pied
Sur la toison des coteaux

La pluie cinglait dérisoire
L'azur moiré des rochers
Comme on aiguisé une faux

La terre humide d'espoir
Buvait à gorge enivrée
Le soleil tombant des eaux

MATIN GRIS

Le train s'évaporait
Brumeux indifférent
Face à moi elle était
Assise indolemment

Exilé de ses yeux
Meurtrières moussues
Un serpent insidieux
Flottait sur sa peau nue

Allumait son genou
Rocher blanc dénudé
Par le reflux filou
De sa jupe plissée

S'insinuait en moi
Se lovait sur sa gorge
Attisant mon émoi
Comme un soufflet de forge

Le train s'évaporait
Brumeux indifférent
Face à moi elle était
Assise indolemment

NIGHT CLUB

Les guitares crachaient
Hâtives malhabiles
Leurs notes par portées
Noires comme la bile

Sur la piste éphémère
Où gisait hébétée
Une pâle lumière
Qu'on avait oubliée

Des ombres décharnées
Rampaient de finitude
Comme un lierre étrillé
Au puits de l'habitude

J'étais là étranger
Pantin d'obsolescence
Le corps inhabité
Dans les bras de la danse

LES VERRES

Les verres s'emplissaient
De Rome et de Carthage
De bon grain et d'ivraie
Et d'orées de village

Les verres se cognaient
Et leur baiser fugace
Lentement se mourait
Sur les plis de la glace

Les verres se vidaient
En cascade de feu
Et puis dans un hoquet
S'exhalaient rôts hideux

Les verres se brisaient
Comme un amour se meurt
Dans le matin défait
Quand éclosent les pleurs

APPARITION

Comme l'espoir naît de l'ennui

Comme un poisson fend la rivière

Comme un volcan fruit de la terre

Jaillit de sa tête endormie

Un fin quartier de mandarine

D'un rose pur comme granit

Que de mes dents je décapite

Une oreille tendre et sanguine

CAUCHEMAR

De mes larges mains
Vêtues de terreur
J'ai tué l'espoir
J'ai tué demain
Berceau de l'erreur
Aux marches du soir

Il était tapi
Au fond de mon être
Et y défrichait
Des sentiers maudits
Des horizons traîtres
Derrière les plaies

J'erre maintenant
Dans la nuit profonde
Que j'ai fait tomber
D'un geste impuissant
Sur le triste monde
Qu'en moi j'ai rivé

L'AVEUGLE

Au milieu de la scène
D'un théâtre perdu
Dont les flancs se souviennent
Des peines encourues
On voit deux pianos blancs

Que le destin farouche
A fermés de sa clé
Comme on scelle une bouche
Sous le feu des baisers
D'un amour débutant

Afin que la lumière
Les doigts éparpillés
N'en joue plus sur la mer
Le soir quand vient l'été

ENTRAILLES

J'ai dans le cœur deux mains soudées
Deux mains sans leur bras de tutelle
Germant d'une mer irréelle
A l'eau couleur d'iniquité

L'une est fermée secrète et fière
Cachant le bruit de ses blessures
L'index pointé vers les injures
L'autre ouverte et hospitalière

Comme un berceau de plénitude
Recouvre d'une onde apaisante
De sa paume la précédente
Et leur union fait un sol rude

A CELLE QU'ON CROIT

Des mouettes criardes
Trahissaient sur son front
L'inquiétante obsession
Des visages qu'on farde

Et ses ongles de givre
Soutenaient incertains
La blancheur de ses seins
Qui s'ouvriraient comme un livre

Mais ses yeux parlaient clairs
Comme s'ils renaissaient
Chaque fois que tombait
Le vert de ses paupières

Et son âme automnale
Froissée par le plaisir
Perdue sans avenir
Me semblait virginale

ESPERANCE ILLUSION

Les cathédrales qu'on construit
Avec la hâte de l'espoir
Au premier regard qui dit oui
Au moindre sourire miroir

Ont la faiblesse de nos rêves
Elles s'écroulent fatidiques
Comme s'effondrent sur la grève
Les jeux des enfants faméliques

Sitôt que le jour se fait nuit
Sitôt que la nuit se fait jour
Une courte errance suffit
Pour que jamais chasse toujours

Mais l'illusion est si présente
Le besoin de croire si grand
Qu'elles renaissent insolentes
Au début du commencement

De l'ombre d'une aube nouvelle
Et les revoilà vulnérables
Qui de leur pointe osent le ciel
Qui de leur corps jonchent le sable

ENCORE

Une aube sans ailes
Déchire la nuit
Au pied de son lit
La douleur fidèle
S'étire et pâlit
Comme une aquarelle
Aux yeux de la pluie

Au dehors le vent
Parsème le froid
Cerné par l'émoi
L'amour impuissant
Inonde de foi
Ce cœur gémissant
Terni par l'effroi

Et l'horloge sonne
Un hasard vengeur
Vient heurter les heures
Que plus rien n'étonne
Disparue la peur
Eclore une fleur
Il n'est plus personne

BREDOUILLE

Je marchais sans un abri
Où appuyer mon néant
Je marchais tout droit devant
La neige poussait sans bruit
Etouffant l'ancienne vie
Dans ses bras étincelants

Depuis le matin déjà
Que mon corps traînait mon cœur
Le long des sentiers trompeurs
Qu'on croit porteurs d'au-delà
Et qui ne sont que frimas
Quand au détour d'un malheur

Un sanglier est passé
Dans sa robe d'incendie
mi-timide mi-surpris
je n'ai pas su le viser
je n'ai pas pu le tirer
et la bête s'est enfuie

SERIE NOIRE

Londres

La nuit

Une rue déserte

Des pavés mouillés sous un réverbère pâteux

Au loin une horloge

Dix onze douze coups

Un clapotis d'égout

Bruits de pas

Sourds

Après

De plus en plus près

De plus en plus chauds

Au coin de la rue

Une silhouette

Noire

Deux mains gantées de cuir

Un foulard tendu

Et soudain plus rien

Qu'un rectangle aveuglant

Des regards hagards surpris de s'échanger

Des regards agacés

Des regards impatients

De se réinstaller dans ce rêve étriqué

Qui nous est nécessaire

DECHEANCE

Sur les bords de la route
Une flaque dormait
Une flaque toute jeune
Née de la dernière pluie
Et les gens qui passaient
Ne la remarquaient pas
Une flaque
C'est commun
Pourtant
Si peu de temps
Pour faire des larmes des nuages
Un liquide noirâtre
Qu'on hésite à troubler

DEFAITE

Mon cœur est un glacier
Un paysage noir où l'amour n'a plus pied
Depuis qu'une éphémère aux jambes acérées
Y est venue fleurir une tombe béante

EMOI

Comme une rue du vieux Paris
Qu'on chemine à la nuit tombante
Un peu de neige frémissante
Sous mes moufles endolories

Est venu prendre forme et fond
Est venu blottir sa mouvance
Et les vieux radeaux sans défense
Qui ne savent pas où ils vont

Sont allés cogner à mon être
Pour réclamer un peu de bois
Un peu de feu un peu de joie
Il a fallu les reconnaître

Offrir aux naufragés transis
Le réconfort d'une mémoire
Peindre de futur leur histoire
Que la grisaille avait saisie

PIECES RAPPORTEES

Un chat frêle et pansu
Sur son accordéon
Etire la chanson
Des maux qu'on a perdus...

J'aurais aimé ta bouche
Comme un antre fétide
Un cloaque putride
Envahi par les mouches...

Derrière une cascade
On voit deux rochers gris
Diamants en embuscade
Amarrés dans l'oubli...

Rotondité malsaine
Au flanc de ma prison
Qui donc criera la peine
D'un plaisir infécond...

JE VOUDRAIS

Comme des perles en collier
Qui sortent de leur sujétion
En rompant le fil de passion
Qui se plaisait à les lier

Et tombent sur le sol hostile
Et rebondissent tout leur soûl
Je voudrais des larmes en foule
Peupler ton visage futile

Je voudrais le sang de ton cœur
Sur tes pommettes insolentes
Une ronde de pluie dansante
Autour d'un feu plein de senteurs

Je voudrais des charrues sans rênes
Tracer des sillons de tendresse
Et faire passer la tristesse
Sur ton âme restée sereine

Je voudrais crevant la forêt
De longues meutes de chiens blêmes
Traverser un champ où l'on sème
Un grain qui me paraît ivraie

DEPART

Ne vois tu pas mon pauvre amour
Combien la lune est avancée
Ne vois tu pas ce front nacré
Qui tend mes lèvres sans retour

C'est dans cette bave perdue
Par les chevaux narguant la mer
Que je fuirais jusqu'à l'hiver
Jusqu'à l'horreur où tu n'es plus

Dénoue tes bras ma belle aurore
Ne retiens pas ce fruit gâté
Que le moindre adieu fait chuter
Et dont le goût est déjà mort

LES UNS ET LES AUTRES

Ils leur ont rasé la tête
Ils les ont vêtus de boue
Et ceux-là sont morts debout
Apprêtés pour la défaite

Ils ont foulé leur jeunesse
Ils leur ont coupé les bras
Et ceux-là sont morts là-bas
Dans l'exil de la tendresse

Ils ont attisé la haine
Ils ont châtié les murmures
Et ceux-là sont morts au mur
De dix balles incertaines

Ils ont bavé des médailles
Ils ont cité des bravoures
Et ceux-là sont morts un jour
En radotant leurs batailles

TU TOMBERAS

A cent lieues de chez toi
A cent lieues de colère
Sous le pieu sous le fer
Toi qui ne sais pourquoi
Tu tomberas

Tes deux mains encor vides
D'un avenir gris-bleu
Couronneront l'horreur
De ton masque livide
De leurs paumes sans feu
Atroce cariatide

Tes dents blanches encore
Imprimeront la lande
Un croissant de douleur
Un diadème sonore
Posé comme une offrande
Aux jambes de la mort

COMPTEUR A ZERO

Comme une courtisane obèse
Impudique
La route se vautrait
Faisait reluire ses flancs
Multiples et gras
Dans la gorge serré
Un appel
Qu'elle déroulait
Dévidait
Jusqu'au loin
Au point où
Calme
Elle allait se ficher
D'une force douceâtre
Sinieuse et meurtrie
Dans un ciel meringué
Un ciel
Jonché de nuages
Dont la base
Pâle et lisse comme une joue nordique
Semblait sortie
A peine
Des mains d'un rémouleur plus hardi que nature

PRIERE

Bouquet de fleurs sauvages

A la hâte coupées

Et jointes sans malice

Laisse moi me plonger

Dans ta musique folle

Que j'y puisse mendier

Une douce parole

Un chemin de halage

Une larme complice

A pouvoir m'arrêter

REVE INSENSE

Lorsque de grands soleils burinés par les ans
S'étireront pensifs sur le bord de tes yeux
Quand le jour qui se lève aura le goût précieux
Du dernier fruit d'un arbre abattu par le vent
Je penserai encore
Je penserai toujours
A toi

Lorsque mes mains seront de vieux papier mâché
Que mes doigts ne seront plus que paroles vaines
Comme un mendiant qui meurt au flanc de la fontaine
Sans avoir réussi à s'y désaltérer
Je te voudrai encore
Je te voudrai toujours
A moi

Et toujours je saurai prendre ce fier chemin
Mille fois parcouru et jamais achevé
Ce désir d'être deux jusqu'à n'être plus qu'un
Que je sens poindre en moi comme un ciel éclaté

CASCADE

Comme un luxe émietté

Au creux de ta poitrine

Mille grains de beauté

S'élancent se devinent

Comme une pluie d'étoiles

Un torrent un filin

Un chemin qui se voile

A l'ombre de tes seins

DERNIERES VOLONTES

J'eusse aimé voir la mort
Au banc des accusés
Au banc désabusée
Et condamnée pour faux
Et usage de faux

J'eusse aimé voir mon corps
Sur son dernier billard
Boule rouge et fond vert
Et que mon corbillard
Roule à tombeau ouvert

ORPHELIN VAGABOND

Il grandira loin de son père
Son père était un vagabond
On l'a chassé à coups de pierres
Avant que naisse son garçon

Il n'a jamais touché sa mère
Lorsqu'elle avait le ventre rond
On l'a chassé à coups de pierres
Avant qu'il sache son prénom

Bien sûr il n'aura pas de frères
D'enfants courant dans la maison
On l'a chassé à coups de pierres
Avant qu'il tâte son giron

Il n'aura jamais de prières
De pleurs de fleurs à la saison
On l'a chassé à coups de pierres
Sa vie s'éteindra sans raison

SONN(A)IT

Belle et indifférente exhumée d'une foule
Peuplée depuis ce jour de choses en oubli
Hypothétique perle en un sol ennobli
Qui fige d'un seul coup le temps qui se déroule

Rieuse invétérée ton cœur endolori
D'un feu qui couve encor sous des cendres nouvelles
S'est mué lentement en sentiment rebelle
Une épouse une mère un projet une vie

Un soleil merveilleux posé comme un présent
Qui me jette le ciel sur un mode indécent
Ô tendre souvenir presque vieux de trois lustres

Tout ce qui né de toi illumine mon jour
Le poète éthéré te semble un triste rustre
Bien qu'il puisse toujours sans A parler d'amour

HUITRE PERLIERE

A tant vouloir devenir grand
On en oublie ce que l'on est
La pauvre fleur que je tenais
Changea d'essence en ces quinze ans

La métamorphose à l'envers
Le papillon tourne en chenille
La tendre nymphe erre en mégère
Le calot fait place à la bille

C'est le désarroi d'une absence
Un petit air qu'on n'entend plus
Aux couleurs d'une omniprésence
Une fanfare happant la rue

Mais c'est pourtant au fond de l'eau
Que le pied trouve son élan
Quand le passé sombre en dedans
Que l'avenir se fait plus beau

Le germe éteint bien enfoui
La quintessence que l'on aime
Le souvenir de l'inouï
Ainsi disparaît le problème

Comme la perle éclot du sable
Etrange grain au cœur de l'huître
L'étrange attaque misérable
Est transmuée en juste titre

LE MIROIR

Usé comme un galet
Par les vagues furieuses
Il avait échoué
Loin des années heureuses
Sur une plage vide
Où seule une psyché
Dressait son corps livide
A l'affront des marées

Mais soudain un éclair
Le miroir se brisa
Et ses yeux et sa chair
Se parèrent d'éclats
Petits rires de mort
A l'iris argenté
Parsemant son vieux corps
De fleurs ensanglantées

Caressant du regard
Ce miroir, ce mirage
Magnifique étendard
Aux couleurs de naufrage
Il voyait sa jeunesse
Il y revoyait celle
Pour qui son cœur d'ivresse
Battait encor de l'aile

L'ovale libéré
Emprisonna le jour
Recouvrant la clarté
Du cri de son amour
Pour tous ce ne sera
Qu'une éclipse éphémère
Aveugle il restera
A jamais sans lumière

L'ETE A L'AMANTE

Pluie d'étoiles à Marrakech
Plus de toile à ma calèche

L'écheveau des rues sans fin
Les chevaux qui ruent sans faim

Le trop-plein de nuits ensemble
Le trot plein de nuisance : amble

La ballade est achevée
La balade est achevée

EQUIVOQUE

Cet étincelant sens

S'est éteint celant cent

Sept étains ; ce lent sang,

Ces tétins se lançant

C'était un seul encens

ACCRO

Fille d'attente
Lascivement
Onde apaisante
Reflux tourment
Exténuante
Naïvement
Comme l'on chante
Eperdument

Fruit élastique
Luisante et douce
Où l'hérétique
Roule en secousse
Etoile arctique
Nimbée de mousse
Cataclysmique
Entaille rousse

Femme fragile
Longtemps rêvée
Or indocile
Rétive fée
Espoir ductile
Nu agité
Corps immobile
Enamouré

Fleur abyssale
Libidineuse
Originale
Rente amoureuse
Exquise annale
Nourrice heureuse
Criante et pâle
Enfant heureuse

LES 4 SAISONS

Au creux du printemps
De tes lèvres roses
Prend forme et vigueur
Le bel instrument
Si souvent morose
De secrète ardeur

Par un bel été
A la saison douce
Où germent les fleurs
Perle le Léthé
De tes lèvres rousses
Où bat le sonneur

Puis quand vient l'automne
Sombre et mystérieux
Quand descend le soir
La vie s'abandonne
En l'un de tes yeux
Brûlant soleil noir

C'est alors l'hiver
Plus rien ne frémit
Aux tendres caresses
Le temps réfractaire
Le temps de l'oubli
Le temps des promesses.

PENTADRAME

La femme et son corps désirable
Semblaient honorables
Je l'ai honoré
Et déshonorée.

AME

Amis
Amants
Amour
Amers

« 16 »

7+9

13+3

12+ « 4 »

SIXTINE

C'était neuf

Très étroit

Doux et fort

ROSEBUD

Ta rose des sables émouvante
Que mes caresses humidifiantes
Ont digitalement ressourcée :
Fleur de peau à sensibilité

BIS REPETITA

La vigilance enterre,
Maintenant sursitaire,
La larme d'œil amer,
Dû au fard à paupières.

La vigie lançant « Terre »,
Maintenant sur Cythère
L'alarme, deuil à mer,
Du haut phare à peau pierre.